

DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIE—1903-1904

TOME IX

SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

# LE PERE SEBASTIEN RASLES

JESUITE

MISSIONNAIRE CHEZ LES ABENAQUIS, 1657-1724

Par N.-E. DIONNE, M.D., LL.D.

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO  
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1903



F  
5075.9  
92

V.—*Le Père Sébastien Rasles, jésuite, missionnaire chez les Abénaquis, 1657-1724.*

Par N.-E. DIONNE, M.D., LL.D.

Bibliothécaire de la Législature de la Province de Québec.

(Lu le 20 mai 1903).

I

En 1894 paraissait à Albany, capitale de l'état de New-York, un gros volume de 450 pages, intitulé: *The Pioneers of New France in New England*, par James Phinney Baxter, A.M., auteur de plusieurs autres ouvrages historiques d'une certaine importance. Ces écrits ont apporté à leur auteur de la notoriété et du prestige dans le monde américain. Son dernier, celui dont nous allons nous occuper, touche à un sujet essentiellement canadien. Malgré le titre général qu'il porte, il n'est en réalité qu'une relation détaillée de la vie du Père Sébastien Rasles, jésuite célèbre qui, de 1689 à 1724, année de sa mort, consacra son talent, son énergie et son zèle d'apôtre à convertir les sauvages, et qui, après avoir fourni la plus laborieuse carrière, comme aussi la plus mouvementée, fut tué par les Anglais, dans sa mission abénaquise de Nanrantsouak, sur les bords de la rivière Kennébec.

Cette mort tragique aurait pu amener des complications sérieuses, si le gouverneur de la Nouvelle-France l'eut voulu. Mais il resta bientôt dans l'indifférence, au grand regret des sauvages, qui avaient perdu leur missionnaire en même temps que l'espoir de continuer à demeurer dans le pays de leurs ancêtres. La mission de Nanrantsouak finit donc avec la disparition du Père Rasles, et bientôt un grand silence se fit dans ces contrées où les Abénaquis avaient vécu pendant de longues années, se croyant maîtres chez eux.

La mémoire du Père Rasles serait vite tombée dans l'oubli, si des historiens, Charlevoix surtout, n'eussent conservé la tradition à son sujet. Cette tradition, respectable à tous égards, fut toujours respectée, du moins dans les grandes lignes. Les historiens américains n'ont guère contredit Charlevoix à venir jusqu'à l'apparition du livre de M. Baxter. Ce dernier a déployé tant de zèle et mis un si grand soin à parfaire son œuvre, que nous nous croyons justifiable de l'apprécier à sa juste valeur, sans arrière pensée comme sans préjugés.

Dans sa préface, M. Baxter commence par affirmer, sans preuves, que le témoignage de Charlevoix ne vaut que ce que valent générale-



ment les récits de voyageurs qui recueillent des notes ici et là, plus ou moins véridiques, les rédigent au hasard de la plume, et puis les lancent dans le public sous forme de livre. Voilà une très grave affirmation, d'autant plus grave qu'elle s'adresse au plus ancien historien de la Nouvelle-France, à un écrivain des plus féconds et des plus érudits, à celui qui a été l'inspirateur de tous les historiens du Canada, des Etats-Unis, et même de France, qui se sont occupés des Canadiens-français. Personnellement nous avons toujours été sous l'impression que le jésuite Charlevoix avait préparé son bel ouvrage sur le Canada avec le plus grand soin, ayant sous les yeux d'abondantes notes et une masse de documents propres à le guider dans l'élaboration de son œuvre. N'étions-nous pas justifiable de penser ainsi, quand tant d'écrivains, anglais et français, protestants et catholiques, l'avaient toujours cité comme un historien digne de foi, ou, sans le citer, lui avaient emprunté, sans lui en donner crédit, une foule de détails qu'ils auraient toujours ignorés sans lui?

Dans ce concert d'éloges nous omettrons systématiquement les écrivains français, dont l'autorité pourrait être suspecte à plusieurs, précisément à cause de leur nationalité. Tenons-nous-en donc aux auteurs anglais ou anglo-américains. Ouvrons John Gilmary Shea à la préface de son excellente traduction de Charlevoix. Que dit-il: "The history of New France, by Father Charlevoix, is too well known and too highly esteemed both for style and matter to need any explanation of its scope or object here. The praise of Gibbon will alone assure the English reader that as an historical work it is of considerable merit."

Nous n'avons pu retracer nulle part l'opinion de Gibbon dont parle ici Shea, mais il n'y a pas de doute que le célèbre historien anglais se prononce favorablement à l'égard de l'ouvrage de Charlevoix.

Nous trouvons dans un ouvrage de date récente, intitulé: "Dictionary of American Literature," deux appréciations de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, qui sont loin d'être malveillantes. La première est de Fred. W. Hodge, du bureau ethnologique de Washington. Il s'exprime ainsi: "The author, a French jesuit, well known for his monumental History of New France, was an acute observer. . . . His Letters are replete in valuable information regarding the Indian tribes and settlements visited, etc."

La seconde est de M. Charles W. Colby, professeur d'histoire à l'Université McGill de Montréal: "Charlevoix, dit-il, had command of invaluable sources and shows undoubted cleverness."

Voici une autre opinion provenant d'un historien fort distingué des Etats-Unis, Charles C. Smith, trésorier de la Société historique du Massachusetts, qui a contribué pour une si large part au grand ouvrage

de Justin Winsor: "Narrative and critical history of America." "Among the later French writers the pre-eminence belongs to the Jesuit Father, Pierre François-Xavier de Charlevoix, who had access to contemporaneous materials, of which he made careful use; and his statements have great weight, though he wrote many years after the events he describes."

Qu'est-il besoin de multiplier les opinions sur le mérite et l'autorité du Père Charlevoix, puisqu'il y en a tant qui l'affirment et si peu qui s'inscrivent en faux? M. Baxter a-t-il oublié que l'historien de la Nouvelle-France a résidé à Québec pendant plusieurs années, et qu'il a dû profiter de son séjour ici pour se renseigner le mieux qu'il a pu sur les événements de son temps? Soyons donc de bon compte, et donnons à chacun son dû. L'autorité de Charlevoix est indéniable, et la meilleure preuve que nous puissions en donner, est la persistance avec laquelle tous les historiens du Canada et même des Etats-Unis le citent sans le contredire.

Ce point établi, entrons sans plus tarder dans la vie du Père Rasles, que nous avons écrite avec la plus stricte impartialité, oubliant pour le quart d'heure notre origine française et notre titre de catholique.

## II

Sébastien Rasles naquit à Pontarlier, dans la province de Lyon, le 4 janvier 1657. Il entra au collège des Jésuites à Dôle, le 24 septembre 1675. Après y avoir fait son noviciat, il fut nommé professeur de cinquième au séminaire de Carpentras, où il séjourna deux ans, puis il fut appelé à Nîmes, et successivement à Carpentras et à Lyon pour enseigner la théologie. De là il passa à sa troisième année de probation, et il partit pour le Canada le 23 juillet 1689. Pendant les vingt-quatre années qui précédèrent sa vie de missionnaire, le Père Rasles sut trouver assez de loisirs pour s'occuper de bonnes œuvres, et l'on cite entre autres, la congrégation des jeunes ouvriers et celle des portefaix de Lyon qu'il sut diriger avec un zèle admirable. "Personne qui ne vit en lui une âme d'apôtre," écrit le Père de Rochemonteix. "Dévouement, activité, vertu, santé de fer, il avait tout ce qu'il faut pour réussir dans les missions sauvages; aussi ne fut-on pas étonné de le voir s'embarquer pour l'Amérique du Nord. Alors, on s'expliqua également pourquoi ce religieux, si avare de son temps, aimant l'étude et les œuvres de charité, faisait encore de la peinture et des ouvrages de tour: tout cela devait un jour servir au futur apôtre dans les forêts du Nouveau-Monde."<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe Siècle*, vol. III, p. 470.

Arrivé à Québec le 13 octobre, le Père Rasles fut aussitôt envoyé à la mission abénaquise de Saint-François de Sales<sup>2</sup> pour se mettre au courant de la langue de ces sauvages. "A mon arrivée à Québec, écrivit-il à son frère, je m'appliquai à apprendre la langue de nos sauvages. Cette langue est très difficile, car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification, et de se faire une provision de mots et de phrases, il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les sauvages leur donnent, et que l'on ne peut guère attraper que par le commerce et la fréquentation de ces peuples."

Le Père Rasles, doué comme il l'était d'une merveilleuse mémoire, eut bientôt fait de se familiariser avec l'idiome abénaquis, comme il apprit plus tard à parler avec correction l'illinois, l'outaouais et le huron.

Le 13 août 1691 le Père Rasles quitta Saint-François de Sales pour se rendre chez les Illinois qui venaient de perdre leur missionnaire. Arrêté pendant plusieurs mois à Michillimakinac, il arriva enfin à destination au printemps de 1692. Dans une lettre à son frère il nous fait connaître avec un grand luxe de détails les mœurs et coutumes de ces sauvages lointains au milieu desquels le père Marquette avait, dès 1674, jeté la bonne semence. Le Père Rasles ne demeura avec eux que pendant un an, après avoir opéré tout le bien que son ambition pour la conquête des âmes avait dû lui suggérer.

En 1693, enfin, le Père Rasles fut appelé à prendre le chemin de la mission abénaquise de Nanrantsouak, petit village situé à six milles de Norridgewock, presque vis-à-vis l'embouchure de la rivière Sandy, dans le Kennébec. C'est là qu'il passera les trente dernières années de sa vie, avec ses chers Abénaquis, dont il avait déjà appris par d'autres missionnaires les excellentes dispositions à l'égard de la religion catholique et aussi des Français avec qui ils vivaient dans une douce alliance depuis de longues années déjà. Etant plus rapprochés des centres anglais, les Abénaquis de Nanrantsouak entretenaient des rapports commerciaux plus fréquents et plus suivis avec les négociants de Boston qu'avec ceux de Québec. Mais ils n'allaient pas au delà, restant toujours attachés aux Français et à la religion qui était commune aux deux nations. Les Anglais, eux, voyaient d'un mauvais œil cette amitié; ils auraient préféré s'attacher une peuplade qui, par sa nature belliqueuse, pouvait décider du sort des armes entre les deux peuples rivaux du continent américain. Pour arriver à leur fin, ils eurent recours à divers moyens qu'il est bon de mettre au jour, afin de

<sup>2</sup> Cette mission était à une lieue et demie environ de Québec, dans les parages du saut de la Chaudière. Elle avait été ouverte durant l'été de 1683, et les jésuites l'avaient appelée Saint-François-de-Sales, parce qu'ils en avaient conçu l'idée, le 29 janvier, jour où tombe la fête de ce saint.

mieux faire comprendre la conduite du père Rasles au cours des événements qui vont suivre.

Au moment même où le Père prenait possession de sa nouvelle fonction, les Abénaquis concluaient avec les Anglais fortifiés à Pemaquid un traité de paix, qui ne devait pas être de longue durée, car avant l'expiration d'une année, ils avaient fait irruption sur les établissements de la Nouvelle-Angleterre.

Au mois de novembre 1694, Bomaseen, chef des Abénaquis de Nanrantsouak, accourait à Pemaquid, demandant à parler au capitaine March, commandant du fort. Il se déclara fort ennuyé des aggrèsions de ses congénères, et il assura March que son plus grand désir était d'y mettre un terme. March ne voulut pas l'écouter, comme il aurait dû, et il fit arrêter Bomaseen puis incarcérer à Boston comme traître et suspect. Quelque temps auparavant, les Anglais avaient pris quatre Abénaquis et les avaient mis à l'ombre. Cette conduite fut loin de rencontrer l'approbation générale. Hutchinson, le grand historien du Massachusetts dont l'opinion est assez accréditée, n'hésite pas à déclarer que ces actes de violence ne peuvent être excusés. "C'est une de ces actions, dit-il, qui ont été la cause que les Anglais furent accusés d'injustice à l'égard des sauvages, en les provoquant ainsi à toutes les cruautés qu'ils ont commises pour se venger d'eux."

L'exaspération des Abénaquis, à la vue de tant d'actes hostiles de la part d'une nation qu'ils détestaient d'avance, parvint bientôt à son comble. Témoin de ces faits, le Père Rasles aurait bien voulu faire consentir les sauvages à rester tranquilles, mais comment leur faire saisir que l'esprit de vengeance est indigne d'un bon chrétien, quand eux n'y voyaient qu'un acte de courage et même de vertu ? Tout de même il réussit à leur faire comprendre qu'il valait mieux attendre des circonstances plus favorables pour obtenir des Anglais ce qu'ils demandaient, c'est-à-dire la reconnaissance de leur droit à rester maîtres chez eux.

Le traité de Riswyck, signé en 1698, vint jeter un peu d'eau froide sur les ardeurs guerrières des Abénaquis, bien qu'il ne réglât pas la sempiternelle question des limites de l'Acadie. Aux yeux des Anglais, le territoire habité par les sauvages de Nanrantsouak restait toujours attaché à leur domaine, tandis que les Français le réclamaient pour eux. Le fait est qu'il n'appartenait ni à l'une ni à l'autre des deux nations. Les Abénaquis prétendaient rester les maîtres du sol à titre de *primi occupantis*, de même que les Iroquois que personne n'avait encore troublés sous ce rapport parce qu'on les savait trop redoutables. Pourquoi l'Angleterre agissait-elle autrement à l'égard des Abénaquis ? Est-ce parce qu'ils étaient plus faibles, moins peuplés ? Quoique valeureux, les Abénaquis ne demandaient pas mieux que de vivre en paix

avec leurs voisins, Français et Anglais, mais à condition que leurs terres ne fussent pas envahies par les étrangers.

Neuf années s'étaient déjà écoulées depuis le jour où le Père Rasles avait mis le pied sur le rivage du Kennébec; son œuvre de missionnaire portait des fruits de salut, mais elle était sans cesse exposée à subir de terribles assauts. Le voisinage des Anglais était un danger constant pour la foi des Abénaquis; s'ils prêtaient allégeance à l'Angleterre, c'eût été périlleux. Aussi préférait-il les voir rester en bons termes avec les Français, leurs amis de vieille date. En 1703, le gouverneur Dudley fit demander aux Abénaquis une entrevue à Casco, afin de leur soumettre ses projets à leur égard. Il leur fixait la date du 20 juin. Ceux-ci consentirent, mais à la condition que le Père Rasles assisterait aux délibérations, afin, disaient-ils, que tout se passât sans préjudice à leur religion et au roi de France. Le missionnaire ne se souciait pas de prendre part à cette conférence, ne fût-ce qu'à titre de témoin muet, car il savait d'avance qu'il n'en résulterait rien de bon pour ses ouailles. Cependant, de guerre lasse, il finit par consentir à les accompagner, suivant sa coutume.

"Je me trouvais, dit-il, où je ne souhaitais pas être, et où le gouverneur ne souhaitait pas que je fusse." De son côté le gouverneur avait eu la précaution de se faire accompagner d'un ministre de son culte. Son adresse aux Abénaquis est acquise à l'histoire. "C'est par ordre de notre reine, dit-il aux sauvages réunis, que je viens vous voir; elle souhaite que nous vivions en paix. Si quelque Anglais était assez imprudent pour vous faire du tort, ne songez pas à vous en venger, mais adressez-moi aussitôt votre plainte, et je vous rendrai une prompte justice. S'il arrivait que nous eussions la guerre avec les Français, demeurez neutres, et ne vous mêlez point de nos différends: les Français sont aussi forts que nous; ainsi, laissez-nous vider ensemble nos querelles. Nous fournirons à tous vos besoins, nous prendrons vos pelleteries, et nous vous donnerons nos marchandises à un prix modique."

Puis, prenant à part le Père Rasles, le gouverneur anglais lui dit: "Je vous prie, monsieur, de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre." Ce à quoi le missionnaire répondit avec la plus ferme assurance: "Ma religion et mon caractère de prêtre m'engagent à ne leur donner que des conseils de paix."

C'était au tour des sauvages à prendre la parole. L'un d'eux s'avançant auprès du gouverneur, lui dit dans son langage à lui: "Grand Capitaine, tu nous dis de ne point nous joindre au Français,

<sup>2</sup> *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, Paris, 1781, t. VI, pp. 202-203.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 203.



supposé que tu lui declares la guerre; sache que le Français est mon frère; nous avons une même prière lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux, il a un feu et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la cabane du côté du feu où est assis mon frère le Français, je t'observe de dessus ma natte, où je suis assis à l'autre feu. Si, en t'observant, je m'aperçois que tu portes une hache, j'aurai la pensée: que prétend faire l'Anglais de cette hache? Je me lève pour lors sur ma natte, pour considérer ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper mon frère le Français, je prends la mienne et je cours à l'Anglais pour le frapper. Est-ce que je pourrais voir frapper mon frère dans ma cabane, et demeurer tranquille sur ma natte? Non, non, j'aime trop mon frère, pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis, grand capitaine, ne fais rien à mon frère et je ne te ferai rien; demeure tranquille sur ta natte, et je demeurerai en repos sur la mienne."<sup>2</sup>

Ainsi finit cette conférence. L'Anglais s'en retourna chez lui sans avoir pu faire consentir les Abénaquis à rester indifférents dans les luttes qui pouvaient éclater d'un jour à l'autre entre les colonies française et anglaise d'Amérique. Le fait est que peu de temps après l'on apprit à Nanrantsouak par des sauvages de retour de Québec, que la guerre était allumée entre la France et l'Angleterre. Aussitôt les sauvages ouvrirent leur conseil, et après avoir mûrement délibéré sur ce qu'ils devaient faire, ils ordonnèrent aux jeunes gens de tuer les chiens pour le festin de guerre; l'on ferait ce jour-là le recrutement des guerriers. Le festin eut lieu, et 250 Abénaquis s'engagèrent à prendre les armes contre les Anglais. Puis tous coururent se confesser au père Rasles. "Je les exhortai, dit-il, à être aussi attachés à leur prière que s'ils étaient au village, à bien observer les lois de la guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer personne que dans la chaleur du combat, à traiter humainement ceux qui se rendraient prisonniers, etc."

Les 250 guerriers Abénaquis se dispersèrent ensuite sur le territoire anglais par groupes variables, et au jour fixé pour frapper un grand coup, ils firent main basse sur les villages désignés d'avance, tuèrent deux cents personnes et ramenèrent cent cinquante prisonniers.

Pendant tout le temps que dura cette guerre néfaste, les Abénaquis ne cessèrent pas de porter la désolation sur le territoire anglais, ravageant les villages, détruisant les métairies et les forts, enlevant les bestiaux et grossissant le chiffre de leurs prisonniers.

Ces drames sanglants devaient susciter de terribles représailles de la part des Anglais. Durant l'hiver de 1705, le colonel Hilton, à la tête de 275 soldats munis de provisions pour trois semaines, furent

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 204, Penhallow rapporte autrement cette entrevue.

envoyés à Nanrantsouak pour s'emparer du père Rasles et saccager le village. Les Abénaquis ayant eu vent de cette expédition, et se sentant incapables de résister à un ennemi aussi puissant, se sauvèrent dans les bois, abandonnant leur village à l'ennemi. Celui-ci brûla l'église, les cabanes et s'en retourna sans plus de succès. Le Père Rasles, de son côté, rapporte que les Abénaquis étaient absents de leur village, mais nullement par suite de la peur des Anglais.

Le traité d'Utrecht signé en 1713 vint mettre fin à ces hostilités qui, somme toute, n'eurent d'autre résultat que de remettre en question les droits que possédait l'Angleterre sur l'Acadie et sur le territoire occupé par les Abénaquis. Au lieu de nommer des commissaires qui eussent fixé la ligne de démarcation entre les deux colonies, en conservant les anciennes limites, comme l'avait proposé le Père Aubery dans ses *Mémoires* à la cour, l'on eut recours de part et d'autre au *statu quo*. C'était ouvrir la porte à de nouvelles contestations, qui ne pouvaient être réglées amicalement, chacune des colonies s'en tenant à ses vieilles prétentions. Les Abénaquis devaient souffrir de cet état de choses.

Aux premières nouvelles de la paix, le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre fit savoir aux sauvages qu'il désirait les rencontrer à Portsmouth, afin de conférer avec eux sur la présente conjoncture des affaires. L'entrevue eut lieu à l'endroit fixé d'avance, à la date du 11 juillet 1713. Il leur parla comme suit: "Toi homme Naranhous, je t'apprends que la paix est faite entre le Roi de France et notre Reine, le Roi de France cède à notre Reine Plaisance et Port-Royal avec toutes les terres adjacentes. Ainsi, si tu veux, nous vivrons en paix toi et moi: nous y étions autrefois, mais les suggestions des Français te l'ont fait rompre, et c'est pour lui plaire que tu es venu nous tuer. Oublions toutes ces méchantes affaires, et jetons-les dans la mer, afin qu'elles ne paraissent plus, et que nous soyons bons amis."

"Cela est bien, répondit l'un des sauvages, que les Rois soient en paix, j'en suis bien aise, et je n'ai pas de peine non plus à la faire avec toi. Ce n'est point moi qui te frappe depuis douze ans, c'est le Français qui s'est servi de mon bras pour te frapper. Nous étions en paix, il est vrai, j'avais même jeté ma hache je ne sais où, et comme j'étais en repos sur ma natte, ne pensant à rien, des jeunes gens m'apportèrent une parole que le gouverneur du Canada m'envoyait, par laquelle il me disait: mon fils, l'Anglais m'a frappé, aide-moi à m'en venger, prends ta hache, et frappe l'Anglais. Moi qui ai toujours écouté la parole du gouverneur Français, je cherche ma hache, je la trouve enfin toute rouillée, je l'accommode, je la pends à ma ceinture pour te venir frapper. Maintenant le Français me dit de la mettre bas; je la

jette bien loin, pour qu'on ne voie plus le sang dont elle est rougie. Ainsi, vivons en paix, j'y consens.

“ Mais tu dis que le Français t'a donné Plaisance et Port Royal, qui est dans mon voisinage, avec toutes les terres adjacentes; il te donnera tout ce qu'il voudra, pour moi j'ai ma terre que le Grand Génie m'a donnée pour vivre: tant qu'il y aura un enfant de ma nation, il combattra pour la conserver.”

Cette deuxième conférence n'eut pas de résultats plus heureux que la première pour les Anglais de la Nouvelle-Angleterre. Les Abénaquis consentaient bien à garder la plus stricte neutralité, tant qu'il n'y aurait pas de guerre entre leurs deux voisins d'origine européenne. Ils surent profiter de la suspension d'armes pour rebâtir leur église que les Anglais avaient détruite. Ils s'adressèrent à Boston pour obtenir les ouvriers nécessaires. Informé de leurs démarches, le gouverneur leur fit dire qu'il bâtirait leur église à ses frais, s'ils consentaient à recevoir chez eux un ministre protestant et à renvoyer le Père Rasles à Québec. Les sauvages refusèrent cette offre, en disant que le gouverneur français relèverait leur chapelle de ses ruines, s'ils lui demandaient cette faveur. C'est en effet ce qui eut lieu, et ils virent bientôt se dresser un temple d'assez bonne dimension que le Père Rasles, avec son talent universel, sut orner avec goût et même avec un certain luxe. “ J'ai bâti, dit-il dans une lettre à son neveu, du 15 octobre 1722, une église qui est propre et très ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner ni pour la décoration ni pour la beauté des ornements, qui servent à nos saintes cérémonies: parements, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre, et serait estimé dans nos églises d'Europe. Je me suis fait un petit clergé d'environ quarante jeunes sauvages qui assistent au service divin en soutane et en surplis. Il ont chacun leurs fonctions. . . . Le grand luminaire ne contribue pas peu à la décoration de l'église; je n'ai pas lieu de ménager la cire, car ce pays m'en fournit abondamment.”

La nation abénaquise était profondément chrétienne. Le Père Rasles lui rend ce témoignage dans les lettres qui sont restées de lui. “ Tous mes néophytes, dit-il, ne manquent pas de se rendre deux fois par jour à l'office, dès le grand matin pour y entendre la messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des sauvages, trop aisés à se distraire, j'ai composé des prières propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos autels; ils les chantent ou bien ils les récitent à haute voix pendant la messe. Outre les prédications que je leur fais, les dimanches et fêtes, je ne passe guère de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation. Après la messe, je fais le catéchisme

\* Francis raconte autrement l'histoire de cette construction, p. 242-243.

aux enfants et aux jeunes gens: grand nombre de personnes âgées y assistent. . . . Le reste de la matinée jusqu'à midi est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. C'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines et de leurs inquiétudes, ou me consulter sur leurs affaires particulières. . . . L'après-midi, je visite les malades et je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière. S'ils tiennent un conseil, ce qui arrive souvent parmi les sauvages, ils me députent un des principaux de l'assemblée, pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations. Je me rends aussitôt au lieu où se tient le conseil; si je juge qu'ils prennent un sage parti, je l'approuve; si, au contraire, je trouve à dire à leur décision, je leur déclare mon sentiment que j'appuie de quelques raisons solides, et ils s'y conforment. Mon avis fixe toujours leurs résolutions. Il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appelé."

Le fait est que les missionnaires chez les peuplades abénaquises, jouirent toujours d'un grand prestige. Aussi méritaient-ils tous, sans en excepter un seul, qu'on les écoutât, qu'on leur obéît même dans les circonstances difficiles de leur existence comme peuple. Leurs avis ou leurs conseils étaient généralement marqués au coin de la plus profonde sagesse, parce qu'ils étaient désintéressés. Voilà qui explique pourquoi les Anglais de la Nouvelle-Angleterre accusèrent toujours les missionnaires d'être la cause des malheurs qui leur tombaient sur le dos chaque fois que l'Abénaquis déterrât sa hache de guerre. Ils en voulurent tout particulièrement au Père Rasles, rendu plus suspect que tout autre à raison de sa longue carrière comme missionnaire, et à raison surtout des circonstances qui voulurent que cette période de 1694 à 1723 fut plus particulièrement mouvementée. Glissons, en outre, sur la question religieuse, sur la grande lutte du protestantisme contre le catholicisme, qui dans ces temps reculés, primait peut-être la question politique. Un jésuite était considéré par les sectes protestantes comme un homme hors la loi, un être à part, qu'on pouvait injurier, bafouer impunément.<sup>7</sup> Le Père Rasles ne devait pas faire exception à la règle établie, et l'on verra plus tard comment on s'y prit pour lui enlever son autorité et le bâillonner à tout jamais.

Persuadé maintenant que sa démarche auprès des Abénaquis avait abouti à un fiasco, le gouverneur Dudley résolut de changer de tactique. Il connaissait l'attachement de ces sauvages à leur progéniture, il leur envoyait un ministre de son culte avec instruction d'ouvrir une école à Old-Town, sur les rives du Kennébec, et de pensionner les enfants aux frais de son gouvernement. C'était les prendre par leur

<sup>7</sup> Un acte de la cour générale du Massachusetts, du 15 juin 1700, chassait les jésuites de la province, à l'égal d'un incendiaire, etc.

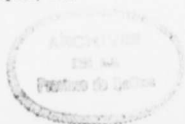
côté sensible, le cœur et la bourse. Le ministre-instituteur s'installa donc au milieu des sauvages, attendant la venue des élèves. Le recrutement marcha mal. Deux mois s'étaient écoulés et pas un seul enfant n'avait fait acte de présence. Pourtant le révérend M. Baxter—\* c'était son nom — n'avait rien négligé pour réussir, d'autant moins que son salaire devait augmenter dans la proportion du nombre de ses élèves: présents, caresses, bons procédés de toute nature, rien n'y fit; les sauvages se montraient irréconciliables. Ne sachant que faire, il crut gagner son point en essayant d'endoctriner son entourage; il jeta le ridicule sur les dogmes de la religion et sur les pratiques des catholiques, comme la récitation du chapelet, le culte des images, etc. "Je crus, écrit le Père Rasles, devoir m'opposer à ces premières semences de séduction. J'écrivis une lettre honnête au ministre, où je lui marquais que mes chrétiens savaient croire les vérités que la Foi catholique enseigne, mais qu'ils ne savaient pas en disputer; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposait, il avait apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées, que je saisisais avec plaisir cette occasion qu'il m'offrait d'en conférer avec lui, ou de vive-voix, ou par lettres."

Le Père Rasles composa donc un long Mémoire de près de cent pages, où il se faisait l'apologiste de la religion catholique, de ses dogmes et de son culte, et il le fit parvenir au révérend M. Baxter. Celui-ci quitta aussitôt Old-Town pour Boston, où il prépara avec soin sa réponse. Le document est en latin,<sup>9</sup> mais d'un latin vulgaire que le Père Rasles put sans doute comprendre suffisamment pour pouvoir réfuter les erreurs théologiques qu'il renfermait; il en fit part à son contradicteur. Se sentant incapable de continuer la discussion, M. Baxter se contenta d'écrire au Père Rasles, l'accusant d'être un homme colère, un esprit chagrin, etc. — beaucoup de personnalités, mais peu d'arguments à l'appui de sa thèse anticatholique.

Malgré sa récente déconfiture, le gouverneur Dudley ne se tint pas pour battu. Cette fois le danger pour les Abénaquis allait prendre des proportions beaucoup plus grandes, parce qu'ils tombèrent dans le panneau de leur propre gré. Un marchand bostonnais leur ayant demandé la permission d'établir un comptoir sur les bords du Kennébec, ils y consentirent sans réfléchir aux conséquences. Bientôt il en arriva

\* Le révérend Joseph Baxter était né à Braintree, Mass., en 1676. De 1695 à 1717, il fut recteur de l'église de Medfield, qu'il abandonna pour se rendre à Arrowsic, maintenant Georgetown, Maine. Il mourut en 1745.

<sup>9</sup> Un latiniste distingué à qui nous avons communiqué les lettres du révérend M. Baxter, nous écrit: "Somme toute, la latinité du ministre protestant laisse singulièrement à désirer, et sa lettre méritait pour la plupart des phrases qu'on y lit cette censure du Père Rasles: *Tu anglice loqueris utendo verbis latinis*. On y remarque plusieurs tournures anglaises, des fautes grossières contre la grammaire, des termes impropres, etc."



un second, et puis un troisième. Finalement, ils devinrent si nombreux que les Abénaquis commencèrent à s'alarmer, surtout lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils érigeaient des petits forts pour se mettre en sûreté. Ils comprirent, qu'à la première occasion, il y aurait rupture de bons procédés et qu'une guerre pourrait surgir entre eux. Ils députèrent quelques-uns des leurs auprès du marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, afin d'obtenir du secours des Français. Celui-ci, qui ne voulait pas prendre d'engagement en temps de paix, répondit évasivement qu'il leur fournirait des armes et des munitions. Mais les Abénaquis insistèrent, et déclarèrent qu'ils chasseraient tous les étrangers, Français comme Anglais, si on les abandonnait à leurs seules ressources. Le gouverneur protesta alors "qu'il marcherait même à leur tête, plutôt que de les abandonner à la merci des Anglais." Les délégués se retirèrent à demi-satisfaits, n'ajoutant pas trop foi à la sincérité de M. de Vaudreuil; la suite des événements devait leur donner raison.

Peu de temps après, quelques Abénaquis étaient à trafiquer paisiblement leurs pelleteries chez un négociant anglais, lorsqu'ils s'aperçurent que la maison était entourée d'une couple de cents hommes armés. "Nous sommes morts, s'écrie l'un d'eux, vendons cher notre vie." Et les voilà qui arment leurs fusils, prêts à faire feu contre ces ennemis redoutables. "Ne vous alarmez pas, répartit l'Anglais, nous ne vous voulons pas de mal. Nous venons seulement vous prier d'envoyer à Boston quelques-uns de vos chefs pour y conférer avec le gouverneur sur les moyens d'entretenir la paix entre les deux nations." Toujours crédules, les sauvages députèrent quatre des leurs à Boston, et là on les fait prisonniers, au mépris du droit des gens, car on était alors en pleine paix. Les représentations des Abénaquis n'eurent d'autre résultat que d'aggraver la situation; après leur avoir arraché pour deux cents francs de peaux de castor, comme rachat des prisonniers, le gouverneur n'en continua pas moins à les garder soi-disant comme otages.

Les sauvages, de plus en plus irrités, auraient fondu comme des lions sur les colons anglais, si le missionnaire ne s'y était opposé de toutes ses forces. Ils durent se contenter d'adresser au gouverneur de Boston une lettre-ultimatum, dont voici la substance: 1o Les Abénaquis ne peuvent comprendre pourquoi on retenait leurs députés dans les fers, après la parole qu'on avait donnée de les rendre aussitôt que les deux cents livres de castor seraient payées; 2o ils ne sont pas moins surpris de voir qu'on s'empare de leur pays sans leur agrément; 3o les Anglais devront en sortir au plus tôt ou élargir les prisonniers; ils attendront leur réponse dans deux mois, et si, après ce temps-là, on refuse de les satisfaire, ils sauront bien se faire justice."

Dudley répondit à cette sommation en s'emparant du jeune baron de Saint-Castin, dont la mère était Abénaquise, et en l'incarcérant à Boston, puis en mettant à prix la tête du père Rasles. "On était persuadé à Boston, dit Charlevoix, que ce missionnaire serait toujours un obstacle invincible au dessein qu'on y avait formé de s'emparer peu à peu de tout le pays qui sépare la Nouvelle-Angleterre de l'Acadie, parce qu'en maintenant avec soin les néophytes dans la foi catholique, il resserrait de plus en plus les liens qui les unissaient aux Français. Après plusieurs tentatives, d'abord pour engager ces sauvages par les offres et les promesses les plus séduisantes à le livrer aux Anglais, ou du moins à le renvoyer à Québec, et à prendre en sa place un de leurs ministres; ensuite, pour le surprendre et l'enlever; les Anglais, résolus de s'en défaire, quoi qu'il dût leur en coûter, mirent sa tête à prix, et promirent mille livres sterling à celui qui la leur porterait. Tout cela ayant été inutile, ils crurent enfin avoir trouvé une occasion de se saisir de sa personne, vers la fin de janvier 1722."<sup>10</sup>

Plus l'Anglais mettait d'acharnement à traquer le père Rasles, plus les Abénaquis lui montraient de dévouement. Un jour le bruit courut que les ennemis avaient envahi le quartier où logeait le missionnaire. Aussitôt les Abénaquis décident de les chasser et de les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements, dût-il leur en coûter la vie. Mais, comme c'était une fausse alerte, les sauvages durent se calmer.

De pareilles scènes se renouvelèrent souvent, et toujours les sauvages se montrèrent disposés à la défendre. Voyant qu'un jour ou l'autre il lui arriverait malheur, ils lui proposèrent de s'enfoncer plus avant dans les terres vers Québec. Il leur répondit: "Quelle idée avez-vous de moi? Me prenez-vous pour un lâche déserteur? Hé! que deviendrait votre foi, si je vous abandonnais? Votre salut m'est plus cher que la vie." Au père de La Chasse qui, étant venu le voir, lui conseillait de prendre des mesures pour mettre sa vie en sûreté, il disait:

"Mes mesures sont prises, Dieu m'a confié ce troupeau, je suivrai son sort, trop heureux de m'immoler pour lui."

De son côté, le missionnaire, prévoyant le jour où les Abénaquis seraient chassés de leur pays par les Anglais, leur exprimait ses craintes et les engageait à aller planter ailleurs leurs tentes. "Nous y consentirons, répondaient les sauvages, à la condition que tu nous accompagneras." "Impossible, je ne partirai pas, répliquait le Père, mon devoir est de rester ici, pour donner les secours de mon ministère aux infirmes et aux vieillards. Je ne tiens pas à la vie; au contraire, je mourrai avec joie dans ce village, en remplissant les devoirs que Dieu m'a imposés. C'est d'ailleurs ce que je désire depuis longtemps. Quant à

<sup>10</sup> Charlevoix, II, pp. 380-381.

vous, rien ne vous retient ici. Fuyez, pour éviter une mort certaine." Plusieurs écoutèrent la voix du missionnaire, et émigrèrent vers Québec en 1722.

Vers ce temps-là, les Anglais résolurent encore une fois de s'emparer du père Rasles. Westbrooke, à la tête de deux cents hommes bien déterminés, arrive à l'improviste au village de Nanrantsouak. Heureusement les Abénaquis ont appris l'apparition de la troupe ennemie, et ils se sauvent dans les bois, car il leur est impossible de se défendre, la plupart d'entre eux sont à la chasse, et il ne reste au village que les femmes, les vieillards et les infirmes. Le père Rasles se sauve avec eux, après avoir consommé les saintes espèces. Westbrooke arrive sur l'entrefaite et se met à la poursuite des sauvages, qu'il ne peut atteindre. Le père Rasles échappe comme par miracle à la vue des soldats qui, rendus à dix pieds de sa cachette, rebrousse tout-à-coup chemin. Retournés au village, les soldats pillent l'église, la résidence du missionnaire, enlèvent ses papiers, son dictionnaire abénaquis, " et toutes les provisions qui leur tombent sous la main, puis ils s'en retournent dans leur pays. Mais comme il leur fallait à tout prix la tête du père Rasles, ils organisèrent une nouvelle expédition qui, cette fois, devait réussir.

Westbrooke part de Boston le 4 mars 1723, s'empare de Pentagoët qu'il détruit de fond en comble, puis il se dirige sur Nanrantsouak, et essaie à deux reprises de s'emparer du père Rasles. Alors on redouble ses forces. Une véritable armée s'organise à Boston et vient fondre à l'improviste sur le village des Abénaquis, dans la nuit du 24 août 1724. Trop faibles pour se défendre, car ils ne sont qu'une cinquantaine de guerriers valides, ils se sauvent à travers les bois, emmenant les femmes, les vieillards et les enfants. Le bruit de la fusillade attire le Père Rasles en dehors de sa chapelle. En l'apercevant les Anglais jettent un grand cri de joie et font pleuvoir sur lui une grêle de balles. Il tombe au pied d'une croix qu'il avait fait planter au milieu du village.

N'apercevant aucune résistance, les Anglais pillent les cabanes, profanent les vases sacrés, puis incendient l'église. Après avoir massacré quelques femmes et des enfants qui n'avaient pas eu le temps de fuir, ils quittent précipitamment le village, comme pris d'une terreur subite.

Cent cinquante sauvages avaient échappé au massacre. Revenus dans leur village que l'incendie avait ruiné, ils aperçurent bientôt le

" Le manuscrit de ce dictionnaire, conservé à l'Université de Harvard, est un petit in-quarto, et fut imprimé dans les *Mémoires de l'Académie Américaine des arts et des sciences*, en 1833 (Vol. I, pp. 375 à 574.) Sur le premier feuillet le Père Rasles avait écrit: " 1691. Il y a un an que je suis parmi les sauvages, je commence à mettre en ordre en forme de dictionnaire les mots que j'apprends." Il l'avait donc commencé lors de son séjour à la mission de St-François de Sales.



cadavre du père Rasles, la chevelure enlevée, le crâne fracassé, et tout le corps mutilé. Ils s'emparèrent de la précieuse dépouille, et l'ensevelirent à l'endroit même où, la veille, il avait célébré les saints mystères.

Le Père Rasles était dans la soixante-septième année de son âge; il en avait consacré trente-quatre aux missions sauvages. Avec lui s'éteignit la mission de Nanrantsouak. Les Abénaquis se dispersèrent un peu partout, mais le gros de la nation vint échouer dans les missions du Canada, où ils s'unirent à leurs frères pour continuer à vivre chrétiennement à l'ombre du drapeau de l'Eglise catholique. Leur foi ne s'est jamais démentie depuis cette époque, grâce au zèle des missionnaires qui ne ménagèrent rien pour leur ouvrir le Ciel.

### III

Il ne nous reste plus maintenant qu'à rapporter les divers témoignages des écrivains qui ont mentionné dans leurs ouvrages le célèbre missionnaire jésuite. L'éloge est la note générale, bien que chez quelques-uns la louange perde singulièrement de sa valeur à côté des critiques plus ou moins acerbes de sa conduite. Ainsi Francis Convers, son principal biographe, après avoir ajouté à son nom les qualificatifs d'ambitieux, de partisan, d'autocrate, d'arrogant, de caustique, finit par la déclaration suivante: "Je ne puis analyser son histoire sans recevoir l'impression qu'il fut pieux, dévoué, un homme extraordinaire. Nous avons devant nous un savant nourri au banquet de la science européenne, accoutumé aux raffinements de l'une des nations les plus cultivées du vieux monde, qui dit adieu aux joies du foyer et aux attractions de sa terre natale, pour passer trente-cinq ans de sa vie au sein des forêts, sur un rivage lointain, au milieu de sauvages dégoûtants, seul, sans compagnon, si ce n'est les féroces enfants des bois. Avec eux il vécut comme un frère, comme un bienfaiteur, comme un ami; partageant leur sort, leurs coutumes, leurs besoins, leurs périls, les rigueurs du climat; tenant sa vie pour peu de chose dans l'accomplissement du devoir, et la terminant victime des dangers auxquels il a dédaigné se soustraire. Il a fait tout cela dans le but d'amener au bercail de son église ces hommes primitifs, où ils devaient, d'après lui, apprendre à connaître la vérité et la lumière de la foi qui vient du Ciel."

Si, réellement, le Père Rasles était un homme aussi extraordinaire que l'a écrit Convers, comment pouvait-il être arrogant, autocrate, ambitieux, etc.? Voilà un exemple de cet illogisme qui caractérise les écrits de certains auteurs protestants lorsqu'ils parlent des catholiques ou du catholicisme, sans les connaître.

Francis prétend que le Père Rasles se laissait guider dans ses actes par cet article de la théologie catholique, qui veut que la fin justifie les moyens. M. Baxter lui-même semble vouloir insinuer la même chose, par le fait que l'on trouva dans les papiers du Père Rasles l'ouvrage du Père Busembaum, intitulé: *Medulla Theologicae Moralis*, qui aurait émis une semblable opinion. Or, rien de plus faux: ni l'Eglise catholique, ni Busembaum, ni le père Rasles n'ont professé une semblable doctrine. Du reste, le seul fait que l'ouvrage de Busembaum ait été trouvé dans la bibliothèque du Père Rasles, n'est pas une preuve que celui-ci partageait toutes les opinions théologiques de son confrère.

Passons à d'autres témoignages. Le père de la Chasse, qui avait connu intimement le Père Rasles, en parle avec éloge: " Il était infatigable, écrivait-il, le 29 octobre 1724, à un religieux de son ordre, dans les exercices de son zèle; sans cesse occupé à exhorter les sauvages à la vertu, il ne pensait qu'à en faire de fervents chrétiens. Sa manière de prêcher, véhémence et pathétique, faisait de vives impressions sur les cœurs... Il ne se contentait pas d'instruire presque tous les jours les sauvages dans son église, il les visitait souvent dans leurs cabanes; ses entretiens familiers les charmaient; il savait les assaisonner d'une gaieté sainte qui plaît beaucoup plus aux sauvages qu'un air grave et sombre; aussi avait-il l'art de leur persuader tout ce qu'il voulait; il était parmi eux comme un maître au milieu de ses élèves.

" Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos maisons. Il se levait et faisait son oraison à l'heure qui y est marquée. Il ne se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle; il s'était prescrit pour la faire les premiers jours du carême, qui est le temps que le Sauveur entra dans le désert. . .

" La pauvreté religieuse éclatait dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses habits. Il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvait au milieu des Français; de la bouillie, faite de farine de blé-d'inde, fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de glands; loin de se plaindre alors, il ne parut jamais plus content... C'était lui qui cultivait son jardin, qui préparait son bois de chauffage, sa cabane et sa sagamité, qui rapiécail ses habits déchirés, cherchant par esprit de pauvreté à les faire durer le plus longtemps qu'il lui était possible. La soutane qu'il portait lorsqu'il fut tué, parut si usée et en si mauvais état à ceux qui l'en dépouillèrent, qu'ils ne daignèrent pas se l'approprier, comme ils en eurent d'abord le dessein. Ils la rejetèrent sur son corps, et nous la renvoyèrent à Québec.

“Autant il se traitait durement lui-même, autant il était compatissant et charitable pour les autres. Il n'avait rien à lui, et tout ce qu'il recevait, il le distribuait aussitôt à ses pauvres néophytes. Aussi la plupart ont-ils donné à sa mort des démonstrations de douleur plus vive que s'ils eussent perdu leurs parents les plus proches... . . . Vous jugez bien, mon révérend père, que ses vertus dont la Nouvelle-France a été témoin depuis tant d'années lui avaient concilié le respect et l'affection des Français et des sauvages. Personne ne doute qu'il ait été immolé en haine de son ministère et de son zèle à établir la vraie foi dans le cœur des sauvages. C'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prières qui est entre nous, il me répondit, en se servant des paroles si connues de saint Augustin, que c'était faire injure à un martyr, que de prier pour lui. *Injurium facit martyri qui orat pro eo.*”

Cette lettre du Père de la Chasse, alors supérieur de la mission des jésuites, dans la Nouvelle-France, est un document important, pour ce qui regarde en particulier le caractère du Père Rasles, son genre de vie au milieu des sauvages. Or, il paraît évident, d'après lui, que ce missionnaire était un saint, un apôtre, un homme de Dieu, un véritable ascète. Le langage de l'abbé Bellemont, sulpicien fort remarquable, confirme en tous points l'opinion du supérieur des jésuites.

L'histoire Parkman ne fait que répéter en d'autres termes la véhémente diatribe de Francis à l'adresse du Père Rasles, mais il s'en tient là. Pas un mot d'éloge sur la vie édifiante du missionnaire des Abénakis. Pourtant sa renommée comme historien impartial n'eût pas souffert, s'il avait eu le courage de parler plus franchement, à l'instar de Francis. Tous deux s'accordent à dire, avec Baxter, que le Père Rasles ne doit pas être considéré comme un martyr de la foi. Ils ont peut-être raison, mais leur appartient-il de décider une question dont ils ne peuvent être juges; ils n'ont ni mission, ni qualité pour cela. Il appartient à l'Eglise catholique seule de statuer en la matière. N'empêche que les catholiques ont bien le droit de penser dans leur for intérieur que le Père Rasles fut un martyr dans le sens large du mot, martyr du devoir, martyr de son dévouement à la religion, martyr aussi de son patriotisme. L'histoire de sa vie est là pour le prouver. Qu'est-il besoin d'avoir recours aux légendes et aux fables inventées sur son compte dans le but de le déprécier et même de l'avilir? L'historien véridique et impartial ne peut puiser à ce fonds, parce qu'il est trop méprisable.

L'accusation la plus sérieuse que M. Baxter porte contre le Père Rasles, n'est pas neuve. Il n'a fait lui-même que rééditer pour la cen-

tième fois la vieille rengaine contre les missionnaires de l'Acadie, les Bigot, les Thury, qu'ils poussaient les sauvages à faire la guerre aux Anglais, à détruire leurs fermes, et même à les occire sans miséricorde. Qu'en savent-ils vraiment ? Est-ce parce que les gouverneurs de la Nouvelle-France entretenaient avec ces missionnaires une certaine correspondance, rendu nécessaire par les besoins d'information sur les agissements de ces peuplades dont ils avaient jusqu'à un certain point la charge et la direction comme catholiques ? Nous avons lu et relu ces lettres, et tout ce qui s'en dégage ne sort pas du domaine général des recommandations au sujet des Abénaquis et de l'importance de conserver leur amitié. Il est facile de comprendre que les gouverneurs comptaient plus que sur une alliance stérile avec ces sauvages qu'ils avaient maintes et maintes fois protégés; ils avaient besoin de leur appui pour soutenir les assauts répétés des Anglais. Le missionnaire était le seul homme qui pût réussir à réchauffer l'amitié et à maintenir une alliance dans toute son intégrité. Aussi s'y employait-il de grand cœur, croyant faire œuvre de patriotisme. Est-ce à dire pour cela que le missionnaire désirait la guerre et incitait les sauvages à l'entreprendre ? A quoi eût-il servi au Père Rasles d'engager ses chers Abénaquis à lever la hache de guerre ? Eût-ce été dans le but de servir les intérêts de la religion ? Hélas ! il ne le savait que trop bien : la guerre, pour les Indiens, n'était souvent qu'un prétexte pour assouvir leur soif de vengeance, exercer leurs cruautés sans nom, tuer, piller, etc. La religion catholique ne pouvait bénéficier de ces scènes de carnage. L'Eglise a toujours eu horreur du sang, car sa mission en ce monde est toute de paix, d'harmonie et de charité.

Le Père Rasles n'était pas un homme sanguinaire, comme quel-qu'un l'a représenté, aimant à faire le coup de feu contre l'Anglais. Il était prêtre et missionnaire tout d'abord. Ses supérieurs ne l'avaient pas envoyé à Nanrantsouak pour aider les Français dans leurs combats, mais pour s'occuper de l'avenir religieux des Abénaquis. Vivant au milieu d'eux comme un anachorète, il n'avait d'autre ambition que de sauver leurs âmes par la prédication de l'exemple et de la parole. Il bâtit leurs églises, les décora de sa propre main, et travailla de toutes ses forces à adoucir leurs mœurs, à réformer leur éducation. Cette tâche était énorme. Réussit-il à la remplir au gré de ses vœux ? Nous ne le croyons pas, car c'eût été miracle autrement, étant données les dispositions d'esprit de ces sauvages à l'égard des Anglais, qui représentaient à leurs yeux un double ennemi, ennemis de leur religion et ennemis de leur race.

